



COLUMBUS FILM

FRENETIC
FILMS

JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE



Un film réalisé par Baya KASMI

Avec Vimala Pons, Agnes Jaoui, Ramzy, Mehdi Djaadi,

Laurent Capelluto, Claudia Tagbo, Camelia Jordana et Anemone

Durée : 100 min

Serveur presse: <http://www.frenetic.ch/fr/catalogue/detail//++/id/1010>

RELATION PRESSE

Eric Bouzigon

Tel. 079 320 63 82

eric@bouzigon.ch

DISTRIBUTION

COLUMBUS FILM AG

Mythenquai 355 • 8038 Zürich

Tel. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11

www.frenetic.ch

SYNOPSIS

Hanna a 30 ans, beaucoup de charme et ne sait pas dire non : elle est atteinte de la névrose de la gentillesse. Ce drôle de syndrome familial touche aussi son père, Omar, "épicier social" et sa mère, Simone, "psy à domicile". Avec son frère Hakim, focalisé sur ses racines algériennes et sa religion, le courant ne passe plus vraiment. Mais un événement imprévu oblige Hanna et Hakim à se retrouver...



ENTRETIEN AVEC BAYA KASMI

Le film est à la fois la trajectoire d'une jeune femme et celle de sa famille, notamment de son frère Hakim.

À la base, c'était vraiment l'histoire d'Hanna et de son frère. L'impulsion m'est venue quand j'ai lu *La Contrevie*, de Philip Roth, l'histoire de deux frères juifs new-yorkais. L'un est le bon juif dentiste resté dans les traditions. L'autre a écrit des livres très durs sur la communauté juive, il n'est pas croyant, il est un peu le traître et ils ne se parlent plus parce que l'un de ses romans a fait beaucoup de mal à la famille. J'ai été fascinée par le rapport entre ces deux frères, leurs oppositions, leurs choix de vies différents, leur rapport à l'origine, à l'identité, à la religion... Roth est d'une autre génération, d'une autre origine, d'un autre pays, mais j'avais l'impression qu'il parlait de moi, de nous. De la génération des enfants d'immigrés maghrébins, qui, quels que soient leurs choix, sont obligés de se positionner par rapport à leur origine, leur religion, leur communauté supposée. Dans toutes les familles issues de l'immigration, ces tiraillements existent et c'est un sujet qui me passionne. Dans ma famille c'est exemplaire, nous sommes quatre enfants, on est tous très attachés à l'Algérie et à nos origines, mais de façons très différentes, il y a de la passion, de l'amour, de la peur, du rejet. On est tous totalement différents dans notre approche. Un de mes frères est allé s'installer un temps en Algérie, et il a un rapport beaucoup plus proche que moi à la religion musulmane et aux traditions. On n'est pas d'accord sur tout, on ne vit pas de la même façon, mais on est une famille et beaucoup de choses nous rapprochent. L'amour, ça permet de voir l'altérité autrement. Moi, j'ai toujours donné l'impression d'être loin de l'Algérie, mais ce n'est pas un hasard si je suis allée tourner là-bas. Le pays d'origine de mon père, c'est l'objet de mystère, d'attachement, aussi parce que quelque chose a forcément été manqué. Je me souviendrai toujours de l'été 90, après le grand meeting du FIS (Front Islamique du Salut), où le nom d'Allah est apparu "comme par miracle" dans le ciel. Ils ont gagnés, et puis ça a été le début des années noires. Mon père savait qu'on ne reviendrait pas avant longtemps. On a quitté la terre d'Algérie et c'était un déchirement. Ça m'a fait me sentir proche de l'expérience des pieds noirs et des immigrés en général.

C'est de cette expérience qu'est née "JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE" ?

Oui. Je suis la fille d'un Algérien musulman, mais aussi d'une Française, de parents communistes, convertie à la chrétienté, puis au bouddhisme et à l'hindouisme. J'ai grandi comme beaucoup d'enfants de l'immigration avec un pied en France et un pied en Algérie (du moins dans le fantasme). Aujourd'hui le lien à l'identité passe énormément par la religion. Moi je suis une femme, née en France, qui ne croit plus en dieu et qui se revendique athée (quelque chose qui m'est tout à fait naturel mais qu'on ne peut pas vraiment faire en Algérie), et évidemment je me questionne beaucoup sur ma génération et tous ceux qui ont eu ce besoin d'aller vers la religion alors que j'essayais de m'en libérer. Mon rapport à ces mouvements identitaires et religieux est à la fois critique et empathique. Ces questions sont obsessionnelles chez moi, chez les gens d'origine maghrébine, mais pas seulement. Au sein de beaucoup de familles issues de l'immigration, des courants contraires existent. Il y a ceux qui perpétuent une tradition, ceux qui la quittent, ceux qui la tordent. Après il y a aussi cette omniprésence de l'Islam dans le débat public qui trouble et dramatise les trajectoires personnelles... Et que ce soit pour ceux qui pratiquent la religion musulmane ou pour ceux qui en sont phobiques, comme on dit aujourd'hui, il y a du symbole, du fantasme et il se joue autour de cette question religieuse beaucoup plus que le simple rapport à Dieu.

JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE s'interroge sur la féminité, le rapport à la sexualité, à la liberté, et au corps de la femme en tant qu'enjeu social...

Dans la culture orientale, le corps des femmes représente un enjeu pour toute la famille. Quand on fait ce qu'on veut de son cul, on déshonore aussi la famille. Mais il me semble que ce n'est pas seulement une affaire de « rebeus », que le corps féminin est toujours un enjeu idéologique et qu'il est central dans des discours extrêmement contradictoires... Dans les années soixante/soixante-dix les féministes scandaient « Mon corps m'appartient et j'ai le droit à la liberté sexuelle, à la contraception, à l'avortement ». Aujourd'hui nombre de féministes antiracistes à tendance essentialiste clament « Mon corps m'appartient et j'ai le droit de me voiler ». Les ados musulmanes veulent porter des jupes longues pendant que les ados du Maghreb revendiquent la minijupe. Et la Fémen, Amina avait écrit sur son corps « Mon corps m'appartient et il n'est l'honneur de personne ». Quant aux putes qui revendiquent des droits, elles disent : « Mon corps m'appartient et je peux donc le vendre, n'en déplaise à votre morale » alors que la plupart des féministes sont aujourd'hui abolitionnistes. À l'une des extrémités, il y a la femme voilée musulmane et à l'autre, la pute (ce n'est pas un hasard si une association se déclarait « ni pute ni soumise » comme les deux pires maux qui guettaient la femme). Je trouvais donc intéressant de confronter une pute, une musulmane, et Hanna, avec leurs spécificités, en les comprenant et en les respectant également, en faisant dialoguer de façon invisible leurs désirs, et leurs images d'elles-mêmes. Ça m'intéressait parce que ça parle de l'image de la femme, du puritanisme, et qu'il y avait un écho fort pour le personnage d'Hanna qu'on a dû traiter de pute dans son quartier, comme la plupart des femmes libres. Je trouve très violente la façon dont la société considère les putes. La société veut gérer le rapport à la pudeur, à la sexualité, à la normalité. On a souvent une image trop simpliste des putes, on les réduit à leur métier. Idem pour les femmes qui se voilent. On les réduit à ce bout de tissu.

Dans votre film, les questionnements religieux et politiques qui animent les personnages sont toujours rattachés à leur histoire personnelle...

Pour moi, ces questions sont évidemment rattachées pour chacun d'entre nous à un vécu intime. Le positionnement politique dépend beaucoup de l'histoire qu'on a eue, des épreuves qu'on a traversées, de la tête qu'on a. Chaque personne a une expérience particulière, même au sein de la même famille. Et puis en France, il me semble qu'on assiste à une psychanalyse sociétale sur les sujets de l'identité, de l'immigration et de la religion. Il n'y a qu'à voir les termes qu'on utilise, qui sont de l'ordre de la phobie. On ne parle plus de racisme mais d'islamophobie... Ça n'est pas anodin ! Ma trajectoire personnelle a été de me débarrasser d'une certaine honte du corps féminin, de la sexualité et donc de la religion... J'ai de ce fait un rapport personnel au voile très conflictuel. Mais quand j'écris, je veux aussi me projeter dans l'expérience de ceux qui ont fait le chemin inverse.

Hanna et Hakim ont des rapports très conflictuels !

Hanna et Hakim ont choisi des vies très différentes. Il est religieux, vit encore en cité, habite chez ses parents avec sa femme et ses deux enfants. Elle s'est embourgeoisée, vit à Paris, n'est pas croyante et a une vie sexuelle très active. Ils ont les mêmes origines mais lui est beaucoup plus connecté qu'elle à ses racines algériennes. Ils sont fâchés, ils se jugent assez sévèrement l'un l'autre et on pense tout naturellement que ce sont leurs choix de vies qui les ont séparés. Pourtant il y a aussi un secret qui les lie et qui les sépare en même temps. Cette greffe est un prétexte qui permet de les ramener à ce qu'ils sont toujours, un frère et une sœur. Dans le temps du film, ils vont accepter de refaire corps malgré les non-dits et la culpabilité... La greffe, je l'envisageais également comme la métaphore de l'état de notre pays, enfants d'immigrés ou Français de souche, on est tous Français, on fait partie de la même famille et malgré les malentendus, les ruptures, on va devoir continuer à grandir ensemble. Mais quand et comment va-t-on se comprendre et se rendre compte qu'on fait partie d'un même corps ? Cette question guidait la construction du scénario, elle me permettait de suivre à la fois la ligne de l'intime et du politique.

Et la névrose de la gentillesse ?

Je souffre moi-même de cette névrose. D'abord, quand on dit oui pour faire plaisir, ça génère des situations de comédie que j'ai expérimentées et que j'avais envie de mettre en scène depuis longtemps. Ensuite, ça cache toujours quelque chose. Quand on est trop gentil, il y a aussi une incapacité à s'occuper de soi, une passivité dans sa propre vie qui m'intéressait et qui me semble aussi un trait de caractère qu'on peut souvent rencontrer chez les immigrés de première génération. On débarque dans un nouveau pays, on ne veut surtout pas gêner, on veut être aimé, on pense à ceux qui restent et à qui on doit envoyer de l'argent, à l'avenir meilleur qu'on doit donner à ses enfants, et on s'oublie. Après, il y a la seconde génération, la mienne, qui a compris que la névrose de la gentillesse, c'est aussi ne pas exister. Cette génération est tentée de placer le curseur à l'opposé : dans une revendication identitaire et religieuse extrême parce que leurs parents ont trop « fermé leur gueule ». Pour moi, le personnage du père, très gentil, toujours prêt à s'adapter, est très important pour comprendre le parcours d'Hakim.

Votre histoire pourrait être dramatique. Vous saviez d'emblée que vous vouliez la traiter sur un ton plutôt comique ?

Il y avait dès le départ le désir de dédramatiser une situation politique angoissante : le racisme, l'augmentation de la méfiance, la montée du religieux et l'utilisation politique qui en est fait de tous les côtés. J'avais envie d'exprimer librement un point de vue en dehors de l'actualité sur l'Islam, le voile, le halal. Je voulais en rire de l'intérieur, dans la complexité d'une famille. En tant qu'enfant de l'immigration, on a un regard particulier qui manque dans le débat français sur tous ces sujets obsessionnels : immigration, identité, religion. Cette deuxième génération a une place étrange, inconfortable et d'autant plus intéressante. Au début du XXème siècle, les gens qui se sont battus pour la séparation de l'Église et de l'État, ils se battaient contre leurs pères, contre ceux qui dominaient la société, religieusement, politiquement, socialement, économiquement. Nous on réprime ce désir de se révolter contre une religion ou des idées répressives, parce que ceux qui les « représentent », nos parents, ont souffert toute leur vie du racisme et de la précarité. On aurait l'impression d'achever un blessé, qu'on aime de surcroît et qu'on comprend. J'ai toujours eu l'impression que c'est ce phénomène qui pousse parfois les enfants d'immigrés à se faire l'étendard d'une culture qui n'est plus vraiment la leur. C'est à nous de parler de notre héritage, de nos souffrances et de notre connerie. Mais quand on écrit dans une France angoissée, inégalitaire et souvent xénophobe, on a la sensation de marcher au milieu d'un champ de mines, on a peur de donner du grain à moudre aux fachos et aux racistes. Pour moi, le seul remède à cette situation, c'est l'humour. Dans l'humour il y a la violence et la tendresse qui coexistent, il y a la dimension comique des personnages, des situations poussées dans leurs paradoxes, une tragi-comédie qui donne de la complexité aux gens et à leur choix. Et puis avec Michel, quand on écrit ensemble, on a toujours le rire en ligne de mire. Ça nous rend plus légers et on a un truc de sales gosses provocateurs, tout excités à imaginer la tête des gens quand ils verront les vilains tours qu'on leur a préparés.

Le récit fait beaucoup d'allers et retours dans le temps ?

J'aime quand il y a plusieurs époques, des choses qui se répondent, que des fils qui ne semblaient pas liés peu à peu se rejoignent, que le spectateur soit emmené dans un labyrinthe dans lequel il avance, un peu à l'aveuglette. Les livres ou les films qui me bouleversent jouent avec les ellipses, la remontée des émotions, la profusion. J'essaie d'être claire avec le personnage, son émotion, mais j'aime que l'objet global reste touffu. Il doit perdurer un mystère, même pour le réalisateur, dans le scénario qu'il tourne.

Vous aviez des idées de mise en scène précises ?

Certaines scènes étaient déjà dans ma tête. La scène de l'accouchement par exemple où on a conçu un lit à trucage artisanal pour donner l'impression qu'Agnès accouchait vraiment. C'était très ludique. Avec ma fille, qui jouait Hanna à 3 ans, on n'avait pas le choix, on était suspendu à ce qu'elle voulait bien faire, j'imaginai une situation, on cachait la caméra, on a essayé avec la complicité des acteurs de l'amener à ce qu'on voulait. Mais j'avais dessiné aussi la scène où la fillette de 10 ans va chez le docteur. J'ai aussi beaucoup travaillé les passages d'une époque à l'autre, par exemple les silhouettes dans le tunnel, car le récit était complexe et il fallait provoquer des sensations sans perdre le spectateur trop longtemps. Après, tout était un travail passionnant avec au centre le choix des acteurs et des décors. Pour l'image, j'avais envie de peaux très chaleureuses, de couleurs chaudes, d'éviter la sensation d'image plate qu'a parfois le numérique. J'ai travaillé avec Guillaume Deffontaines, qui avait déjà fait mon court-métrage J'AURAIS PU ÊTRE UNE PUTE. On s'entend très bien, on aime tous les deux chercher, changer d'avis, laisser entrer la vie dans ce qu'on avait décidé précédemment. Le travail sur le rythme et le récit, avec la monteuse du film, Monica Coleman, a aussi été très important au montage. Et à la musique, j'ai collaboré avec Jérôme Benssoussan un ami de quinze ans. Ses compos me surprennent toujours et m'émeuvent en même temps.

La scène d'amour entre Hanna et Paul est très belle.

Hanna prend du plaisir avec les autres hommes avec lesquels elle couche, elle ne se punit pas. Mais avec Paul, il y a quelque chose de plus. Quelque chose bascule et se libère avec lui. C'est d'autant plus intéressant qu'un malentendu fait qu'il pense qu'elle est une pute, ce qui fait de lui un client. Pourtant c'est une scène d'amour. Dans cette scène, je voulais être très proche d'eux, qu'on soit dans le détail de leurs visages et de leurs peaux, intégrés au désir, jamais voyeurs. On a lancé une prise, Guillaume était agenouillé, très près du lit, il n'y avait presque personne sur le plateau et là, Vimala et Laurent sont partis pour vingt minutes d'amour de cinéma. Elle l'a embarqué et lui, il s'est laissé faire. L'idée était que ce soit joyeux, tendre. Guillaume a tenu le plus possible avec la lourde caméra. À la fin, il y avait leurs soupirs de plaisir à eux et ceux de Guillaume épuisé, au cœur de la scène !

La femme d'Hakim n'est pas la caricature de la femme voilée soumise.

Kenza a du caractère, un point de vue, elle ne s'écrase pas. Et c'est elle qui amène Hakim à se réconcilier avec sa sœur. Elle conduit, elle fume. C'est une Française qui a envie de rester française, elle n'est pas du tout dans cette guerre contre la France, son rapport à la religion est moins névrotique que celui d'Hakim qui, à un moment s'est senti rejeté et exprime ainsi son hostilité. Camélia Jordana a un visage très régulier, sensuel et apaisant, je voulais qu'elle soit belle avec ce voile, que ça ne coupe pas sa féminité. Je voulais filmer ce couple dans la passion aussi, car ce n'est pas parce qu'ils sont croyants qu'ils n'ont pas de corps, de désir.

Cette hostilité ne va néanmoins pas jusqu'au terrorisme...

Même après les événements de janvier 2015, je suis heureuse d'avoir totalement exclue la question du Djihadisme, car il me semble qu'il y a plus à dire et de manière plus ample sur les milliers de jeunes de cette génération qui n'ont jamais pensé au terrorisme, mais qui ne sont entrés en religion, mettent des djellabas, se revendiquent musulmans dans un temps où il est difficile de l'être. Qu'est-ce que cette attitude dit du rapport à la France et aux origines ? Quelque chose me déplaît dans cette démarche, mais c'est aussi l'expression d'une revendication citoyenne, une manière de dire : je suis Français et tu dois m'accepter tel que je suis. La barbe musulmane ou le voile sont aussi le costume d'une identité sociale et culturelle, pas seulement religieuse. Comme le hallal, qui est à la fois une mode, un filon commercial et un fait de société que j'avais envie d'utiliser pour voir ce qu'il y a

derrière. Il y a plein de façons différentes d'être musulman, de se voiler, de faire le ramadan et je voulais que cela se dégage du film. Et puis la religion est un choix, pas une origine. À un moment, c'est important de dissocier les deux. Hanna est aussi arabe qu'Hakim, même si personne ne la voit comme telle.

Le dîner au restaurant avec la famille de Paul est à la fois drôle et émouvant...

La scène du dîner est bâtie sur une situation de comédie. On commence donc par rire, on est très ouvert, on ne se méfie pas. Alors quand tout un coup, Hanna est rattrapée par son passé, on le prend de plein fouet, comme une claque. En annonçant à sa famille qu'Hanna est une pute, Paul lui fait ce cadeau de l'accepter telle qu'elle est. Ce que son frère et les hommes en général n'ont pas forcément fait avec elle. C'est en disant quelque chose de faux qu'il dit vrai. Paul est un homme qui n'a aucun jugement. Quoi qu'Hanna fasse, même si elle baise avec la terre entière, jamais il ne projettera sur elle quelque chose de sale. En ça, il est un homme idéal. Un homme qui n'a aucun rapport au puritanisme, qui regarde les autres avec curiosité et amour. Tout le monde a envie d'être regardé comme ça. Paul n'est pas pour autant un type faible, il a sa vision des choses. À un moment il est cruel avec elle, en lui disant ses quatre vérités à l'hôpital, mais il le fait par amour.

Et le choix de Vimala Pons ?

Entre elle et moi, c'est une vraie histoire d'amitié, et de travail depuis mon premier court-métrage. Elle a lu le film très en amont. J'aime écrire en pensant à elle, sa beauté, son mystère. J'ai toujours envie de la filmer. Une fois qu'elle fait confiance, elle donne énormément, elle a une liberté extraordinaire, elle n'a peur de rien. Sauf parfois de sa propre émotion. Vimala a quelque chose de profondément triste aussi, comme tous les grands acteurs de comédie, elle sait transformer cela en rire, elle a un rythme unique et tout son corps est au service du jeu. Comme Laurent Capelluto d'ailleurs. La façon dont il place les répliques génère toujours un effet comique surprenant. Il est pince-sans-rire et sexy. Paul est un médecin gentil, limite banal, Laurent lui apporte cette intelligence pétillante, il est à la fois rassurant et naïf, à la fois l'homme et la femme, à la fois Tony Curtis et Marilyn.

Et Mehdi Djaadi pour jouer le frère ?

Je recherchais quelqu'un qui n'ait pas besoin de crier pour avoir l'air violent et faire un peu peur. Quand j'ai rencontré Mehdi par l'intermédiaire d'Aurélien Guichard, la directrice de casting, j'ai été impressionnée par son charisme. J'aime son côté physique, allié à une grande douceur dans le visage. Il a une palette de jeu très large et quand on les a mis ensemble, avec Vimala, leurs points communs physiques étaient évidents, on voyait se dessiner une famille.

Et Agnès Jaoui ?

C'est une grande actrice. Elle est libre, généreuse, d'une grande finesse. Elle m'a beaucoup aidée pendant le tournage. Dans chaque scène, il y avait potentiellement une phrase gênante à dire pour l'un des comédiens, car on aborde des sujets polémiques... Ça générerait de la discussion mais Agnès donnait confiance à tout le monde. Elle était là pour le film.

Et Ramzy ?

Il avait ce que je cherchais dans le rôle, une générosité non feinte derrière laquelle on peut sentir les blessures et l'angoisse. Il est très drôle mais c'est aussi un acteur dramatique qui prend aux tripes. Le casting est fondamental pour moi, c'est là où le film se « joue ». J'aime bien que les acteurs de ce film viennent d'horizons très différents, qu'il n'y ait pas de « chapelles ».

Même les plus petits rôles ont une existence...

Quand tu as la chance d'avoir des comédiens tellement bons et avides de jouer, c'est très exaltant. Ça donne de la réalité au film. J'ai eu la chance de pouvoir compter sur des amis, des camarades, qui ont accepté des petits rôles, ce que j'ai pris comme des cadeaux. C'était toujours des petits défis. Ces comédiens ont apporté leur expérience et leur personnalité. On essayait de s'éclater, de faire de ces quelques jours de tournage un moment fort. Par exemple, Lyes Salem m'a « emmenée » en Algérie où il a tourné tous ses films en me mettant en contact avec son équipe là-bas. C'était comme un parrainage alors c'était le pied de démarrer avec lui qui joue le douanier, à l'aéroport d'Alger. Idem avec Bruno Podalydès qui avait joué dans mon court avec Vimala que j'ai eu un immense plaisir à retrouver. Christophe Le Masne a accepté de reprendre son rôle « d'emmerdeur en chef » de ses propres films, et j'ai réécrit la scène où Paul croit qu'Hanna est pute, pour que Christophe Paou puisse y trouver un terrain de jeu à sa mesure. Carole Franck et Zinedine Soualem, ont accepté de venir aussi, j'ai une passion pour ces deux acteurs, ils me font tellement rire, j'aimerais qu'ils soient dans tous les films !



BAYA KASMI

Réalisatrice

2015 JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE

2011 J'AURAIS PU ÊTRE UNE PUTE (court-métrage)

Scénariste

2015 JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE de Baya KASMI

2014 HIPPOCRATE de Thomas LILTI

2011 J'AURAIS PU ÊTRE UNE PUTE de Baya KASMI (court-métrage)

2010 LE NOM DES GENS de Michel LECLERC

2010 CEUX QUI AIMENT LA FRANCE d'Ariane ASCARIDE (TV)

2005 LE COCON – DÉBUTS À L'HÔPITAL (série TV)

2002 ÂGE SENSIBLE (série TV)

2002 JE NE SUIS PAS UNE CRÊPE de Baya KASMI (court-métrage)

VIMALA PONS



- 2015 JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE de Baya KASMI
- L'OMBRE DES FEMMES de Philippe GARREL
- COMME UN AVION de Bruno PODALYDÈS
- FIDÉLIO, L'ODYSSÉE D'ALICE de Lucie BORLETEAU
- VINCENT N'A PAS D'ÉCAILLES de Thomas SALVADOR
- 2014 MÉTAMORPHOSES de Christophe HONORÉ
- TERRE BATTUE de Stéphane DEMOUSTIER
- 2013 LA FILLE DU 14 JUILLET d'Antonin PERTJATKO
- MANGROVE de Frédéric CHOFFAT et Julie GILBERT
- L'HOMME QUI AVAIT PERDU LA TÊTE de Fred JOYEUX (court-métrage)
- 2012 ADIEU BERTHE de Bruno PODALYDÈS
- 2011 VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU d'Alain RESNAIS
- MANGROVE de Frédéric CHOFFAT
- 2010 J'AURAIS PU ÊTRE UNE PUTE de Baya KASMI (court-métrage)
- 2009 BAZAR de Patricia PLATTNER
- 36 VUES DU PIC SAINT LOUP de Jacques RIVETTE
- LA SAINTE VICTOIRE de François FAVRAT
- 2007 EDEN LOG de Franck VESTIEL
- HORS COURSE de Bertrand BOSSARD (court-métrage)
- 2006 PRÉSIDENT de Lionel DELPLANQUE

LAURENT CAPELLUTO



- 2015 JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE de Baya KASMI
L'ENQUÊTE de Vincent GARENQ
- 2014 JE TE SURVIVRAI de Sylvestre SBILLE
- 2013 LA VIE DOMESTIQUE d'Isabelle CZAJKA
LE TEMPS DE L'AVENTURE de Jérôme BONNELL
- 2012 AMOUR de Michael HANEKE
FABLE DOMESTIQUE d'Ann SIROT et Raphaël BALBONI (court-métrage)
JE ME SUIS FAIT TOUT PETIT de Cécilia ROUAUD
AU GALOP de Louis-Do de LENCQUESAING
ELLE NE PLEURE PAS, ELLE CHANTE de Philippe de PIERPONT
TROIS MONDES de Catherine CORSINI
- 2011 LA PERMISSION DE MINUIT de Delphine GLEIZE
OÙ VA LA NUIT de Martin PROVOST
RIEN À DÉCLARER de Dany BOON
- 2010 FILS UNIQUE de Miel VAN HOOGENBEMT
MR. NOBODY de Jaco VAN DORMAEL
SIMON WERNER A DISPARU de Fabrice GOBERT
- 2009 LA GRANDE VIE d'Emmanuel SALINGER
OSS 117 : RIO NE RÉPOND PLUS de Michael HAZANAVICIUS
POUR UN FILS d'Alix de MAISTRE
- 2008 UN CONTE DE NOËL d'Arnaud DESPLECHIN
- 2007 LA COULEUR DES MOTS de Philippe BLASBAND
- 2004 POUR LE PLAISIR de Dominique DERUDDERE
- 2003 LE TANGO DES RASHEVSKI de Sam GARBARSKI

RAMZY



- 2015 JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE de Baya KASMI
- 2013 DES LENDEMAINS QUI CHANTENT de Nicolas CASTRO
- 2012 VANDAL de Helier CISTERNE
- 2011 DES VENTS CONTRAIRES de Jalil LESPERT
- LES SEIGNEURS d'Olivier DAHAN
- LES KAÏRAS de Franck GASTAMBIDE
- 2010 AU BISTROT DU COIN de Charles NEMES
- HALLAL POLICE D'ÉTAT de Rachid DHIBOU
- IL RESTE DU JAMBON d'Anne DE PETRINI
- 2009 LE CONCERT de Radu MIHAIELANU
- NEUILLY SA MÈRE de Gabriel JULIEN-LAFERRIÈRE
- 2007 STEAK de Quentin DUPIEUX
- SEULS TWO d'Éric JUDOR et Ramzy BEDIA
- 2004 LES DALTON de Philippe HAÏM
- 2003 DOUBLE ZÉRO de Gérard PIRÈS
- 2000 LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE de Charles NEMES

AGNÈS JAOUÏ



Filmographie sélective

- 2015 JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE de Baya KASMI
- COMME UN AVION de Bruno PODALYDÈS
- L'ART DE LA FUGUE de Brice CAUVIN
- 2014 LE PARFUM DE LA CAROTTE de Rémi DURIN, Arnaud DEMUYNCK et Pascale HECQUET
- 2013 AU BOUT DU CONTE d'Agnès JAOUÏ (actrice et réalisatrice)
- 2012 DU VENT DANS MES MOLLETS de Carine TARDIEU
- L'HISTOIRE DU PETIT PAOLO de Nicolas LIGUORI, Vincent BIERREWAERTS, Cécilia MARREIROS
- MARUM, Arnaud DEMUYNCK et Hugo FRASSETTO
- 2010 LE PLUS BEAU MÉTIER DU MONDE de Valérie STROH et Daniel LAINÉ
- 2008 PARLEZ-MOI DE LA PLUIE d'Agnès JAOUÏ (actrice et réalisatrice)
- 2005 LA MAISON DE NINA de Richard DEMBO
- 2004 COMME UNE IMAGE d'Agnès JAOUÏ (actrice et réalisatrice)
- LE RÔLE DE SA VIE de François FAVRAT
- 2003 24 HEURES DE LA VIE D'UNE FEMME de Laurent BOUHNIC
- 2000 LE GOÛT DES AUTRES d'Agnès JAOUÏ (actrice et réalisatrice)
- UNE FEMME D'EXTÉRIEUR de Christophe BLANC
- 1998 ON THE RUN de Bruno de ALMEIDA
- 1997 LE DÉMÉNAGEMENT d'Olivier DORAN
- ON CONNAÎT LA CHANSON d'Alain RESNAIS
- LE COUSIN d'Alain CORNEAU
- 1996 UN AIR DE FAMILLE de Cédric KLAPISCH
- 1993 CUISINE ET DÉPENDANCES de Philippe MUYL
- 1987 HÔTEL DE FRANCE de Patrice CHÉREAU
- 1983 LE FAUCON de Paul BOUJENAH

CAMÉLIA JORDANA

- 2015 JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE de Baya KASMI
- 2014 BIRD PEOPLE de Pascale FERRAND
- 2011 LA STRATÉGIE DE LA POUSETTE de Clément MICHEL

CLAUDIA TAGBO

- 2015 JE SUIS À VOUS TOUT DE SUITE de Baya KASMI
- 2014 SUPERCONDRIAQUE de Dany BOON
- AMOUR SUR PLACE OU À EMPORTER d'Amelle CHAHBI
- BON RÉTABLISSEMENT de Jean BECKER
- LE CROCODILE DU BOTSWANGA de Fabrice ÉBOUÉ et Lionel STEKETEE
- 2013 AYA DE YOPOUGON de Marguerite ABOUET et Clément OUBRERIE
- 2012 LES SEIGNEURS d'Olivier DAHAN
- UNE ESTONIENNE À PARIS d'Ilmar Raag
- 2011 SCHENGEN d'Annarita ZAMBRANO (court-métrage)
- 2010 LE SENTIMENT DE LA CHAIR de Roberto GARZELLI
- 2008 CASH d'Éric BESNARD
- 2007 CHRYSALIS de Julien LECLERCQ
- PORTE À PORTE de Jean-Pascal GAUTIER
- CONGORAMA de Philippe FALARDEAU
- 2004 LA VALSE DES GROS DERRIÈRES de Jean ODOUTAN
- 2001 LETTRE À ABOU d'Émilie DELEUZE

LISTE ARTISTIQUE

Hanna	Vimala PONS
Hakim	Mehdi DJAADI
La mère	Agnès JAOUI
Le père	RAMZY
Paul	Laurent CAPELLUTO
Ebène	Claudia TAGBO
Kenza	Camélia JORDANA
La grand-mère	ANÉMONE

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Baya KASMI
Scénario et dialogues	Baya KASMI Michel LECLERC
Image	Guillaume DEFFONTAINES, A.F.C.
Montage	Monica COLEMAN
Musique originale	Jérôme BENSOUSSAN
1 ère assistante réalisatrice	Amandine ESCOFFIER
Scripte	Isabel RIBIS, L.S.A.
Son	Laurent BENAÏM, A.F.S.I. Vincent GUILLON Emmanuel CROSET
Chef décorateur	Jean-Marc TRAN TAN BA, A.D.C.
Chef costumière	Mélanie GAUTIER
Casting	Aurélie GUICHARD, A.R.D.A.
Directrice de production	Marianne GERMAIN
Production	Antoine REIN Fabrice GOLDSTEIN Caroline ADRIAN Antoine GANDAUBERT
Distribution Suisse	Columbus Films